Document généré le 18 juil. 2025 08:39

XYZ. La revue de la nouvelle

L’audition

Gaëtan Brulotte

Numéro 32, hiver 1992

Salle d’attente

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3814ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brulotte, G. (1992). L’audition. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 36–43.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'AUDITION

GAÉTAN BRULOTTE

Universitaire à la retraite, Ronda avait fait du théâtre toute sa vie. Ayant mis en scène d'innombrables pièces, elle avait acquis un métier sûr. Elle connaissait tous les secrets de l'art dramatique. Personne ne pouvait la battre sur ce terrain. Son plus grand rêve, confiait-elle à l'occasion, c'était de jouer un jour un grand rôle, de devenir actrice et d'atteindre la célébrité. Mais à soixante-six ans, ce rêve ne s'était toujours pas réalisé. Elle travaillait pour la gloire des autres plus que pour elle-même. D'un tempérament généreux, elle aimait partager les fruits de son expérience. Elle s'était taillé une excellente réputation dans le milieu des artistes à force d'organiser pour la communauté des spectacles auxquels elle associait des amateurs qu'elle initiait et formait. Elle créait ses propres textes tout autant qu'elle montait ceux des autres et réussissait à attirer un public toujours nombreux. Elle était donc en contact continuel avec divers représentants du monde de la scène. La société de production KAS avait aussi dû percevoir en elle une intermédiaire précieuse, puisqu'elle l'avait pressentie pour qu'elle recrute des figurantes afin de tenir un rôle féminin dans un film de formation.

Transformée malgré elle, par les circonstances, en impresario et bien contente d'être utile, elle avait donc mobilisé les amateurs de théâtre qu'elle connaissait et qui lui paraissaient avoir quelque chance à l'audition. KAS lui avait offert un petit cachet (par tête) pour la dédommager, mais elle avait refusé d'être payée au nom de l'Art. Le théâtre, c'était en effet sa vie. Cette passion avait engouffré toutes ses économies et continuait encore, sur ses vieux jours, de gruger sa maigre pension.

Le jour de l'audition, un lundi, à huit heures du matin, Ronda réunit dans son salon un groupe de huit personnes. Ce petit monde se constituait essentiellement de femmes dont l'âge variait de dix-huit à soixante-six ans. Certaines avaient roulé pendant plusieurs heures pour arriver là. Toutes s'étaient levées très tôt, avant l'aube, sans doute réveillées par l'excitation de cet événement et mues par l'espoir d'une gloire cinématographique. Pendant des semaines, elles avaient multiplié les répétitions quotidiennes de leurs classiques favoris. Elles avaient perturbé leur vie et celle de leur famille. La nuit, elles avaient rêvé de rouler sur l'or et imaginé leur destin métamorphosé.

Je n'avais pas autant de mérite puisque Ronda était ma voisine et que l'audition ne m'avait guère sollicitée jusque-là sur le plan de l'imaginaire. À vrai dire, j'avais oublié la date, tant attendue par les autres, de cette séance d'essai. Ronda m'avait téléphoné quelques fois à ce sujet, et heureusement juste la veille encore, afin de s'assurer de ma présence à sa séance préparatoire déterminante. Une présélection de candidates devait s'y effectuer. Ronda avait amicalement insisté pour que j'en sois. Elle voulait m'aider à me sortir de mon inertie. Elle me savait à court d'argent et m'attribuait toutes sortes de talents que je n'avais pas envie d'avoir.

Le matin du rendez-vous, je suis arrivée en retard chez Ronda. Le groupe était là au complet depuis deux bonnes heures. D'un air décidé avec ses pantalons mauves et sa veste assortie ample, Ronda les menait comme un chef scout et chacune, plongée dans une espèce d'hypnose, semblait prête à accéder à la célébrité dès la fin de la matinée. Je les avais imaginées, bien à tort, en train de s'entre-déchirer puisqu'elles étaient en rivalité pour cette audition où il n'y avait qu'un seul rôle à combler. J'avais pensé qu'elles allaient mutuellement se jauger à la lorgnette de leur ego et je me faisais un peu de souci pour Ronda au milieu de ce rassemblement d'adversaires préparées depuis des semaines à livrer une lutte acharnée. Je craignais que son salon ne se transforme en arène. Mais mes craintes n'étaient pas fondées. Ronda avait dû réussir à faire naître en elles l'esprit solidaire du théâtre, là où, pourtant, le terrain était plutôt à la compétition.

Le spectacle de ce groupe ainsi réuni, sous l'égide de la magnifique Ronda, troublait par son intensité. Fumée dense de cigarettes. Teint verdâtre des visages. Sourires exagérés. Gestes courts, brusques, mécaniques. Assises sur le bout des fauteuils ou des chaises pliantes, ces femmes me semblaient prêtes à foncer devant n'importe quel public. Sur la table basse, les tasses de café vides autour d'une assiette de gâteaux suffisaient à indiquer le haut niveau d'adrénaline qui devait être atteint par la plupart. Ces êtres étaient manifestement hyperstimulés. On leur avait injecté du stress à gros tubes. Je ne me doutais pas qu'une telle épreuve exige tant d'effort et de dépassement. Par comparaison, je me sentais loin en arrière dans la course au rôle, voire déjà hors-concours.

Malgré mon retard, je pus assister à la conclusion de la séance préparatoire. Cheveux grisâtres en broussaille, Ronda était plus agitée qu'à l'accoutumée. Elle débordait d'énergie, ne tenait pas en place, parlait très fort, gesticulait abondamment, se brûlait souvent les doigts avec sa cigarette. Elle se dépensa sans compter pour résumer son enseignement du matin et en fixer le contenu dans la mémoire de ses élèves: elle rappela ses conseils de maîtrise de soi, clarifia en raccourci les arcanes psychologiques de l'acteur, condensa le paradoxe du comédien de Diderot, récapitula les grands axes du langage du corps, revint sur l'esthétique particulière du spectacle et le rapport à la scène, au décor, à l'éclairage, au public, insista sur le contrôle de la respiration et les techniques de voix, égrena à nouveau quelques trucs pour dompter le trac et se concentrer.

Toutes avaient ainsi eu la chance d'avoir accès en peu de temps à une synthèse originale, pratique et précieuse. Ronda était en nage quand elle s'arrêta. Ce matin-là, elle devait établir une présélection et donc procéder à des éliminations, tâche qu'elle aurait pu accomplir en un tour de main. Mais, soit elle oublia, soit elle ne voulut pas tuer l'espoir qui les animait toutes, soit elles semblaient également bonnes à ses yeux, le groupe resta intact.

Voyant cette atmosphère de haute tension, je m'en voulais d'avoir tant tardé. J'avais raté des explications essentielles et sauté

une étape majeure, si je devais un jour m'intéresser vraiment à prendre le chemin de la gloire. Cependant, le temps n'était pas aux regrets, mais au départ. On nous attendait au studio. Ronda proposa que chacune prenne sa voiture. Nous allions former un convoi pour le quart d'heure de route, jusqu'à destination. Seule Ronda avait l'adresse du studio, car en éducatrice responsable, elle ne prenait pas le risque de soumettre ses élèves à la tentation d'initiatives imprudentes.

Comme d'habitude, je fis le chauffeur de Ronda, qui ne pouvait plus conduire depuis des années. Nous étions ainsi en tête du train de voitures. En chemin, ma voisine me semonça pour mon retard. J'avais honte. Je me sentais coupable d'être si peu sérieuse. J'avais peu de motivation pour une éventuelle carrière théâtrale ou cinématographique. À quarante ans, pouvait-on vraiment commencer une carrière dans ce domaine ? Il y avait plus âgée que moi dans le groupe, avait dit Ronda, et cet argument était ridicule. D'ailleurs, on n'avait pas fixé d'âge pour le rôle. Je n'avais rien à perdre à tenter ma chance. Au fur et à mesure que Ronda s'efforçait de me convaincre du caractère unique de cette occasion, je sentais monter en moi le stress de l'audition.

Vingt minutes plus tard, à son arrivée au studio, Ronda se présentait sans hésiter comme l'impresario du groupe. Nous étions juste à l'heure au rendez-vous, 10 h 30. Le réceptionniste nous fit entrer dans une salle sinistre, sans décor, si peu théâtrale, où il n'y avait pas assez de fauteuils pour nous toutes. On ne nous savait pas si nombreuses. On nous fit attendre. Une attente longue et stressante. Comme un entraîneur sportif, Ronda essaya de profiter de ce temps mort pour soutenir le moral de l'équipe. Elle marchait de long en large, à pas courts et rapides, fumant cigarette sur cigarette, en distribuant recommandations et encouragements, tantôt haranguant, tantôt exhortant à l'audace, corrigeant un détail vestimentaire par-ci, enlevant des lunettes par-là, tapotant une mèche de cheveux, redressant une épaule, commentant un maquillage, avec toujours son grand souci professionnel et son habituel esprit de sérieux. Nous devions nous souvenir que c'était un moment

crucial de notre vie, qui allait peut-être changer le cours de notre existence.

Après un temps qui me parut interminable, un homme vint nous saluer: un jeune court à moustache. C'était M. Ralph, le réalisateur. Ronda s'empressa de s'identifier comme la directrice de sa troupe. De toute évidence, les deux s'étaient parlé au téléphone, mais ne s'étaient jamais vus avant ce jour-là.

On nous fit alors toutes passer dans le studio d'audition: une grande pièce froide, très éclairée, et également si peu théâtrale, sans meubles autres qu'une table rectangulaire et des chaises éparses posées au hasard. Une énorme caméra pointait en direction d'un mur blanc et d'une chaise vide: c'était, mitraillée de spots, la scène d'audition. Elle nous attendait comme un lieu d'exécution. Tout autour, le plancher était couvert de câbles électriques. Trois techniciens affairés, écouteurs aux oreilles, effectuaient des tests de son et d'éclairage. Nous n'existions pas à leurs yeux.

Ronda occupa ce nouveau moment d'attente en émoustillant sa troupe. Le réalisateur vint enfin et nous adressa officiellement la parole. Il fut bref et sec. Il nous souhaita la bienvenue et distribua à chacune deux feuillets où étaient imprimés des fragments de scènes. Nous avions dix minutes pour préparer ces lignes et autant que possible les apprendre par cœur. Je ne m'attendais pas à une telle précipitation. J'aurais souhaité avoir plus de latitude pour apprivoiser les textes. Mais c'était la façon habituelle de procéder, affirma le réalisateur. On voulait justement voir comment nous pouvions nous débrouiller sans préparation avec des textes qui ne nous étaient pas familiers. Ronda avait sans doute dû prévenir les autres ce matin, quoique j'aie cru remarquer un air de surprise chez plusieurs. Quant au reste, nous étions toutes dans le même brouillard total: de quel genre de film et de rôle s'agissait-il? Nous l'ignorions. On ne nous donna aucun détail. Ralph nous laissa à nous-mêmes et aux bons soins de notre metteur en scène, qui allait tout prendre en main. Plus exaltée que jamais, Ronda se mit aussitôt en effet à organiser une répétition collective. Elle lisait

déjà le texte debout et à voix haute, comme si elle le connaissait depuis toujours, en décortiquant chaque phrase, en esquissant des indications scéniques de ton, de pause, de gestes.

Puis elle laissa chacune travailler individuellement. Nous réussîmes ainsi à jouir de trois ou quatre minutes de concentration. Il y avait six scènes en tout qui se réduisaient à deux ou trois courtes phrases. Chacune d'entre nous répétait avec frénésie en murmurant les fragments sur tous les tons: d'enjoué à fâché. La salle paraissait hantée de somnambules qui marmonnaient toutes seules. Nous n'avons pas vu ce temps de répétition passer. Ralph se manifesta bientôt dans le haut-parleur du studio. On ne le voyait pas. Il était dans sa cabine de réalisation d'où il dirigeait les opérations.

Il annonça qu'on allait commencer. Nous allions procéder dans l'ordre que Ronda jugerait bon de déterminer. Cette dernière s'en remit à la volonté exprimée par la plus jeune d'être la première, sous prétexte qu'elle devait partir. Sa performance fut suffisamment bonne pour intimider les autres qui attendaient leur tour. L'angoisse les figeait sur place. Le réalisateur pigeait en fait au hasard un seul numéro de scène par feuillet et l'ensemble ne durait que quelques secondes. Tant de semaines de préparation, tant de classiques remémorisés, tant de rêves élaborés, tant d'énergie dépensée, pour une seconde dérisoire résumée en un petit bout de phrase.

La deuxième personne à se soumettre à l'épreuve, était la mère de la première: elle décida de garder ses lunettes de soleil en dépit des conseils de Ronda, ce qui sans doute l'élimina d'emblée. Son jeu devant la caméra était pitoyable. Les autres passèrent plus ou moins bien la rampe, certaines la tête baissée sur leur page, d'autres avec un talent naturel, le reste avec un peu d'affectation. Cette séance me frappa par son caractère expéditif. Les candidates se succédaient à un rythme essoufflant. Ralph était d'une redoutable efficacité. Nous avions vite perçu, après la deuxième personne, qu'une élimination immédiate s'opérait en cours d'audition: un mauvais effet de départ, et Ralph omettait alors de faire lire son second choix. Ce fut le sort de la plupart des aspirantes.

Finalement, il ne restait que moi. J'étais la dernière comme d'habitude. Je m'installai en tremblant devant la caméra, sous les spots, attendis, le cœur battant et le visage livide, le signal verbal du réalisateur. N'ayant pu mémoriser mon texte, je tins les feuilles à bout de bras, en dehors du champ de la caméra. J'avais beau être détachée de cette course au rôle, le jeu m'emporta. Ralph choisit le passage d'une employée de banque irritée. Je déclamai mon fragment avec passion: je l'ai même surjoué, défaut de débutante. La fraction de seconde qui suivit me sembla durer une éternité. La voix du réalisateur revint au micro pour me demander de lire la scène trois du deuxième feuillet (une cliente désemparée au téléphone). Je sus alors que j'allais être retenue. À la fin, la voix du micro me félicita. Mais plutôt que d'être transportée de joie, j'étais sincèrement déçue pour les autres. De tout le groupe, j'étais celle pour qui le fait d'obtenir ou non ce rôle était égal.

Ronda me confirma qu'elle savait depuis toujours que j'allais réussir. Elle était fière de m'avoir fait confiance. J'étais triste de ce succès, parce que je ne le méritais pas. Je n'osais regarder mes collègues dans les yeux. J'avais honte d'avoir gagné.

Soudain, comme nous attendions la venue du réalisateur pour un au revoir et comme nous nous apprêtions à partir, coup de théâtre: contre toute attente, Ronda se présenta à son tour sous les spots devant la caméra. Ralph marqua sa surprise au micro: il ignorait que Ronda participerait elle aussi à l'audition. Il finit par dire: pourquoi pas? Entrait-elle ainsi en compétition avec ses élèves? Personne ne semblait le percevoir. C'était apparemment un jeu pour elle, un jeu à caractère irrésistible, qui lui permettait, sur le tard, de provoquer le destin en sa faveur.

Elle lut évidemment avec beaucoup d'expression sa première scène. Elle tourna ensuite allègrement la page en attendant le signal de poursuivre.

Il ne vint pas.

Au contraire, Ralph la remercia avec une note de gaieté qui nous faisait croire qu'il y voyait une fantaisie de la part de Ronda plus qu'une participation sérieuse à l'audition. Je vis le visage de

Ronda brusquement se métamorphoser et afficher un mauvais rictus, comme si elle souffrait une humiliation obscure et grandiose devant celles à qui elle avait fait la leçon. Je ne compris pas.

Je la ramenai en voiture. J'essayai de lui faire la conversation. Mais elle resta silencieuse jusqu'à ce qu'elle me prie de la déposer là, tout de suite, sur l'autoroute. Je ne voulais pas. C'était trop dangereux et de plus, interdit aux piétons. Elle insista. Je tins bon. Elle se mit en colère, ouvrit la portière et se jeta au dehors. Le corps, ainsi projeté par la vitesse, roula par-dessus le bas parapet, dans le vide. Ne pouvant réaliser son rêve de célébrité par le théâtre, elle avait subitement choisi la voie désespérée du fait divers.

XYZ

XYZ éditeur

Romanichels

André Vanasse

Avenue De Lorimier

210 pages, 17,95 $

« [...] l'œuvre que beaucoup d'hommes de sa génération ont secrètement rêvé de produire [...]. »
Jean-François Crépeau, *Le Canada français*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Qc, H2X 3M4